

La fête de l'arbre

Par ANDRÉ DUMAS

Qui tue un arbre tue un homme ! dit la sagesse orientale, mais les hommes ont longtemps ignoré cet adage. Défricher, déboiser, leur semblait l'oeuvre essentielle de toute civilisation, et, pendant des siècles et des siècles, par millions et par myriades, les arbres ont été massacrés.

Excusons nos lointains aïeux qui, du jour qu'ils possédèrent une hache de pierre ou de bronze, livrèrent à la forêt une guerre sans merci. Quand leurs taillis ne leur suffirent plus, ils bâtirent leurs premières huttes, quand de chasseurs qu'ils étaient, ils devinrent cultivateurs et pasteurs, ils durent bien s'ouvrir de larges clairières pour éloigner les fauves, s'assurer des champs et des pâturages. Et, pour défendre un sol durement conquis, ils luttèrent, pied à pied, contre la forêt envahissante.

La guerre a continué, sans trêve, des temps antiques aux temps modernes. Alors même qu'il disposa de plus de terre qu'il n'en pouvait ensemençer, l'homme resta l'ennemi de l'arbre par ignorance et par cupidité. Le déboisement des plaines gagna les vallées et les montagnes. La forêt, qui féconde le roc, préserve des avalanches, retient les neiges, attire les pluies, enfante les sources, régularise le cours des eaux, rend à l'atmosphère par ses feuilles l'humidité qu'elle puise par ses racines, absorbe l'acide azotique de l'air pour nous laisser l'oxygène, la vieille forêt ancestrale se vit condamnée à mort. Qu'un hobereau perde un peu trop d'argent sur le tapis vert, les chênes séculaires sont jetés à la scierie comme le bétail à l'abattoir. Résultat : les pays déboisés perdent leur richesse et leur parure. La mortalité s'accroît et la natalité diminue. Quelques millénaires encore de vandalisme et les derniers hommes périront avec les derniers arbres. Sec, aride et craquelé, notre vieux globe, chauve de toutes ses frondaisons, n'offrira plus qu'un paysage lunaire.

Chateaubriand, traversant un des sites les plus vantés jadis du Péloponèse, ne trouva que des sources tarries et des guérets abandonnés. Lamartine, ne découvrant de l'Acropole que des collines nues, songea tristement à la vue que Platon devait avoir quand les flancs des montagnes étaient tapissés de forêts. Renan ne rencontra qu'un pays désert dans la verte et riante Galilée, qui fut le vrai pays du Cantique des Cantiques. Golconde, qui fut la merveille de l'Asie, n'offrit à Pierre Loti qu'une plaine de cendres semée de pierres en déroute, d'éboulements de toutes sortes. Et, sans aller si loin, Michelet, du cirque de Julier, avait jeté un cri d'alarme, prévoyant l'écroulement futur de ce grand mur des Alpes. Pour lui, le grand coupable est l'homme, dont la hache a détruit la barrière vivante qu'ont longtemps respectée nos aïeux.

Frappés d'un péril que toutes les législations forestières n'arrivaient pas à enrayer, les Etats-Unis, en 1872, ont institué l'Arbor Day. Chaque année, chaque membre d'une ligue qui compte d'innombra-

bles adhérents doit planter un arbre de sa propre main. Des ligues et des fêtes analogues furent créées au Canada, en Afrique, en Italie, en Suisse, en Belgique, en Espagne, qui n'oublie point qu'un de ses rois défendit d'abattre un arbre avant d'en avoir planté deux. En France, les premières fêtes de l'arbre furent célébrées dans les Alpes, dans les Vosges et dans le Jura. Assez fréquentes, maintenant, dans nos provinces, elles sont, le plus souvent, des fêtes scolaires. Le culte de l'arbre, c'est aux enfants d'abord qu'il faut l'inculquer.

Rendons cette justice aux poètes : ne prenant à l'arbre que ses chansons et son ombre, ils ont toujours été ses vrais amis. Les frémissements du hêtre, la musique aérienne du sapin, l'odeur balsamique du tilleul, le petit bruit d'argent que fait le peuplier n'ont cessé d'inspirer nos Virgiles. Tous ont partagé l'indignation de Ronsard, maudissant les bourreaux de la forêt de Gastine :

Ecoute, Bûcheron, arrête un peu le bras !

Le poète des *Poèmes Barbares* s'est écrié à son tour, prophétisant la destruction même des forêts tropicales :

*O Forêt ! Ce vieux globe a bien des ans à vivre ;
N'en attends point le terme et crains tout de demain,
O mère des lions, ta mort est en chemin,
Et la hache est au flanc de l'orgueil qui t'enivre.*

*Comme une irruption de fourmis en voyage
Qu'on écrase et qu'on brûle et qui marchent toujours,
Les flots t'apporteront le roi des derniers jours,
Le destructeur des bois, l'homme au pâle visage.*

C'est un poète, André Theuriet, qui a dit : "Un peuple sans forêts est un peuple qui meurt." C'est un poète, Jean Lahor, qui fonda une Société pour la protection des paysages de France.

La plupart de nos vieilles chansons populaires sont nées, entre un bois et un verger quand l'aubépine verdoyait et qu'un rossignol chantait sur la plus haute branche :

*Derrière' chez nous, y a-t-un vert bocage.
Le rossignol il y chant' tous les jours.*

*Derrière' chez nous, y a-t-une fontaine
Où sur un frên' nos deux noms sont gravés.*

Et dans le refrain, ô gué ! qui termine beaucoup de ces chansons, Chateaubriand crut voir une déformation du fameux cri : *O gué ! l'an neuf !* dont les fêtes druidiques faisaient résonner les forêts.

Le Roman de la Rose et *Le Roman de Renart* se situent naturellement dans un verger et dans un bois. La forêt de Brocéliande fut l'asile enchanteur de Vi-